

L'école un lieu de présence active

Par Philippe Lacadée

Un drôle d'usage de la langue

Après avoir regardé, le film *La journée de la jupe*, les élèves de la classe de 3A de Céline Baliki, ont engagé un débat autour des thématiques du respect, de la langue et de la féminité.¹ La première réaction des élèves a été de dire que le film « exagérait », que c'était « trop pour les insultes ». Ils ont parlé de « caricature ».

Voici quelques extraits de leurs écrits « à chaud » avec comme consigne : rédiger un paragraphe argumenté sur la thématique de leur choix.

« **Sheizeen** : On a vu que le langage dans le film est très présent, notamment avec les insultes. En effet, les élèves considèrent les insultes comme trois fois rien, ils les utilisent à chaque fin de phrase. Certaines insultes perdent leur signification à force d'être répétées tous les jours. Par exemple, le mot « pute » ne signifie plus « la prostituée ».

L'emploi de ces mots devient de plus en plus fréquent. On remarque qu'il y a deux sortes d'insultes. L'une que l'on dit lorsqu'on est énervé ou lorsqu'on a oublié ou fait tomber quelque chose. L'autre où l'insulte est adressée à quelqu'un, à une personne désignée.

Je pense que d'employer ces mots dans la vie de tous les jours est une manière pour certains de mieux se faire comprendre. Je pense aussi que certains utilisent ce langage pour mieux se faire respecter dans la cité, et qu'il dépend du milieu dans lequel on vit.

Cependant, cela ne leur permet pas d'approfondir et d'argumenter leurs pensées. Ils se contentent de s'exprimer par la facilité et de ne pas chercher à développer ce qu'ils veulent dire.

Tatiana : La relation fille/garçon est très étroite et complexe dans le film comme dans la réalité. En effet, dans le film, on peut voir que les garçons refusent de se mettre à côté des filles prenant le respect comme prétexte. Mais ils passent leur temps à dire des insultes dégradantes. (...) Cependant, aujourd'hui, ce préjugé de dire qu'une femme cherche les « ennuis » en portant une jupe est presque accepté. Cette opinion est devenue une opinion publique en banlieue.

(. .) Aujourd'hui, les insultes sont presque devenues des mots comme les autres, ponctuant chaque fin de phrase. Il est vrai que les mots forts comme ceux-là perdent de leur sens aujourd'hui car ils sont sans cesse utilisés.

Sarah : Les garçons ne respectent plus les filles et les filles ne se respectent plus. (...) Il n'y a plus de respect et donc les garçons et les filles ne communiquent plus entre eux.

Firas : Dans le langage des jeunes de nos jours, on peut voir que souvent les paroles sont suivies d'une insulte sexiste, religieuse. Mais je pense que ces insultes ont perdu leur sens dans ce langage, elles n'ont plus leur sens propre, mais elles

¹ Classe de Céline Baliki, texte accessible sur le site <http://www.uneecoledelexperience.fr/spip.php>

sont là pour rallonger les phrases et les rendre plus vivantes. Mais on peut distinguer une sorte d'insulte plus vraie qui garde son sens mais qui est dite plutôt sur la colère, qui est dite pour insulter vraiment.

Ces deux types d'insulte restent toujours des insultes qui toucheront la personne visée.

Iliesse : Le langage est très important et ne doit pas être sali par ces insultes racistes et vexantes. En effet, nous pouvons voir que dans tous les collèges à la récréation, il y a des mots gênants qui se baladent dans la bouche des enfants et que parfois, ils peuvent faire mal ou provoquer des conflits...

Nous pouvons voir que le langage est essentiel pour exprimer nos sentiments, nos pensées. Avec ces insultes, nous perdons notre argumentation, notre manière de nous exprimer. **Anthony** : Je voudrais maintenant aborder le thème de la pression de la cité que ce soit dans la cité ou à l'école. Tout d'abord, on peut dire qu'à l'école, la pression de la cité reste dans notre sac et que même dans le milieu de l'école qui n'a rien à voir avec la cité, elle est quand même présente. (...)

Leila Le langage est l'un des moyens de s'exprimer pour l'homme et la femme. En effet, ce moyen d'expression nous différencie de l'animal. Néanmoins de nos jours, le langage « normal », correct a été oublié et laisse place à une expression beaucoup plus libre et extrêmement familière, plus exactement aux insultes quasiment présentes dans toutes les phrases de la jeunesse des quartiers. Ces insultes sont souvent utilisées pour blesser au plus profond. Elles deviennent de plus en plus graves et ne choquent plus. Ce langage couramment utilisé devient un mauvais souvenir quand les jeunes sont avec leurs parents. (...)

Fatou : (...) Dans les cités, on trouve toutes sortes de personnes qui ont plus ou moins la même façon d'agir par des injures et des insultes. En effet, la cité n'est pas un milieu modeste, on pourrait estimer que la cité s'élève elle-même. Le langage y est familier. Le respect au sens propre du terme n'existe pas, du moins c'est leur respect à leur sens qui existe. Néanmoins, à la cité, on peut trouver le respect dans la famille, mais la violence est toujours au rendez-vous. On vit dans un cercle vicieux où tout tourne en défendant les gens qu'on connaît ou qu'on apprécie. (...)

Mélissa : On remarque que les élèves disent tout le temps des insultes, s'appellent par des mots vulgaires. A chaque fin de phrase, il y en a. Leurs phrases ne sont faites que d'injures. Ils ne sont pas capables d'aligner des mots à la suite qui n'offensent pas, qui ne soient pas violents. On ne sait pas s'ils font la différence entre les mots qu'ils utilisent et le fait que ce soit des insultes car c'est devenu leur langage quotidien. (...)

Walid : Au niveau du langage, les jeunes utilisent souvent la vulgarité pour s'exprimer en pensant que cela est anodin. Cependant, le vocabulaire utilisé peut prendre un poids dont les jeunes ne peuvent pas être conscients. Car à force de dire et de répéter ces mots-là, ils finissent par perdre toute l'importance qu'ils comportent. Le problème, c'est que le langage a perdu sa valeur aux yeux des adolescents et non pas aux yeux des adultes.

Clément : (...) Dans le film, on voit que la prof se fait prendre pour une « pute » juste car elle porte une jupe. (...) Enfin, l'éducation nationale n'aide pas spécialement les profs à vivre ça. Le proviseur n'aide pas spécialement la prof à se sortir de cette spirale négative. C'est très dur et certains profs peuvent tomber en dépression et même, pour les cas critiques, aller au suicide. Certains profs résistent et s'en sortent. Beaucoup d'élèves dans la banlieue sont nés comme ça : violence et langage. (...)

Tout d'abord, le langage est primordial dans la vie car sinon, on serait des animaux. Le langage sert à se comprendre, à s'exprimer. On en a tous besoin. L'homme ne

doit pas déformer le langage car sinon chaque personne aurait son propre langage et personne ne se comprendrait et personne ne parlerait ensemble. Néanmoins, beaucoup de gens n'hésitent pas à déformer le langage, ce qui peut détruire l'humanité parce que sans parole, on ne pourrait rien faire et le monde n'aurait aucune vie. Ne pas bien parler reste un manque de respect. C'est une question de pensée. La vie de chacun doit être accompagnée d'un langage, d'une parole et même si un Arabe parle avec sa langue, on doit le respecter car il est né avec ce langage et il mourra avec. L'école est très importante pour enlever toutes ces insultes car grâce au théâtre et à la danse, on peut déstresser et oublier la banlieue. Vivre en banlieue ne veut pas dire qu'on est une racaille mais c'est pour ça que l'école est primordiale pour combattre la violence et les insultes. »

Tous ces extraits disent très bien comment ces adolescents sont eux-mêmes conscients de l'impasse de l'usage provocateur qu'ils font de la parole, ce qui devrait nous inciter à savoir mieux y faire avec la part de malentendu que comporte cette prise de position dans la langue.

Cette langue que parlent certains adolescents de la cité, j'ai proposé de l'appeler la langue de l'authenti-cité². De fait, pour eux, c'est ainsi, ils parlent comme ça car ils se veulent authentiques, et entendent jouir de la langue comme ils le veulent.³ En effet, si la fonction du langage est d'appareiller la jouissance de l'être⁴ et de lui permettre d'inventer sa propre façon de dire, en même temps elle lui offre la possibilité de trouver dans les mots une certaine jouissance de la langue⁵. Comment faire valoir ce paradoxe fondamental du langage, qui à la fois permet à un sujet d'identifier une part de son être tout en mortifiant sa jouissance de vivant ?

L'école et la langue

L'école, par l'utilisation du langage qu'elle promeut, est le lieu où se rejoue pour chacun ce qui fait la base du lien social, soit la fonction d'appel à l'Autre que comporte le fait d'être accueilli dans une classe.

Classe vient du latin *classis* –appel– qui se rattache à *calare* –appeler–. Cela tombe bien car pour nous, le langage se structure essentiellement sur sa fonction d'appel et d'articulation à un Autre. Autre mot nécessaire pour dire au plus juste ce que l'on veut dire mais aussi Autre auquel on s'adresse et qui offre la présence de son être, pour soutenir cette fonction d'appel de la parole.⁶

Dans deux lettres, Rimbaud⁷ parle de l'enseignement et de la transmission du savoir. Il dit à son professeur de rhétorique que l'on serait plus dans « la vraie vie » en suivant sa propre voie et en refusant ce qui à l'école mortifie cette « vraie vie », soit pour lui un certain rapport à sa poésie qu'il ne peut loger dans le discours établi par l'école. Freud note que l'école « ne doit pas revendiquer pour son compte l'inexorabilité de la vie, elle ne doit pas vouloir être plus qu'un jeu de vie »⁸. C'est ce

² Lacadée Philippe, « L'éveil de la provocation langagière et l'exil du sens commun », in *L'éveil et l'exil*, Editions Cécile Defaut, 2006., p 105.

³ Ibid, op., cit., p 103-114, in Cf aussi François Bégaudeau Dans la petite Girafe, n 24, p 128 qui lui parle de langue orale, cousue au corps faite d'élisions : « j'me sens pas bien », d'où la nécessité de savoir introduire l'écart et le malentendu, car alors on discute.

⁴ Lacan, Jacques, Séminaire XX, *Encore 1972-1973*, Seuil, 1975, p 52.

⁵ Rimbaud Arthur : « Je fouaille la langue avec frénésie. » in *Œuvre vie*, Arlea, 1991, p 458.

⁶ Lacadée Philippe, « Faire ses classes à l'école » in *L'éveil et l'exil*, op., cit., p 151..

⁷ Rimbaud, Arthur, « Lettres à Georges Izambard du 13 et 15 mai 1871 », op. cit., p 183.

⁸ Freud, Sigmund, « Pour introduire la discussion sur le suicide », in *Résultats, idées, problèmes* Tome I, 1890-1920, PUF, 1984, p 132.

que nous, nous nommons faire tourner l'usage du sujet⁹, en faisant attention non pas au langage comme communication, qui n'a jamais été l'essentiel du langage, mais à ce qui se véhicule dans l'usage du langage, car le professeur n'est pas là essentiellement pour enseigner un savoir mais pour faire tourner du langage. L'essentiel de l'acte d'enseigner, dépend « de l'aisance naturelle dans l'échange, l'absolue transparence de la pensée, la volonté farouche de traduire le message à transmettre, autant de fois que nécessaire, dans toutes les langues de l'imagination et de la raison », ainsi pour Carole Diamant « il s'agit d'un miracle de la communication » où « il est question d'être entièrement engagé. »¹⁰

« Le véritable pouvoir, le seul ? du professeur, c'est celui de fabriquer sa classe. Qu'on nous l'enlève et nous sommes réduits à néant. Mais comment y parvenir quand je ne lis plus rien dans les yeux de celui qui me fait face »¹¹

Il est vrai que l'école est rarement pour l'élève le lieu où créer un véritable dialogue, car la conversation n'est pas ce qui a organisé sa vie jusque-là et que l'école n'est pas non plus prévue pour ça. C'est plutôt l'âge du silence et de l'errance de l'invention d'une langue singulière, souvent inaudible pour celui qui n'en a pas le code, langue assez pauvre en mots, dont il se sert le plus souvent pour se protéger de ce qu'il faudrait nommer l'insécurité langagière.

Un adolescent de la banlieue à Bordeaux m'a dit un jour qu'il « était humilié par personne interposée »¹² lorsqu'il me parlait de l'échec social de ses propres parents qui sont au chômage « mon père pue la défaite, il ne ramène pas le pain à la maison. » Beaucoup d'entre eux sont dans une sorte de précarité symbolique, et de ne plus croire aux symboles, ils se trouvent en situation où pour certains « la dette symbolique leur a été ravie. »¹³ Alors pour ceux-là, l'école est devenue un lieu discrédité, porteur d'une humiliation possible, mais surtout sans espoir d'un avenir où ils puissent loger quelque chose de leur destin. Ils sont dans ce que Pierre François et Leila Larbi appellent ces zones d'habitats délaissés où l'on trouve beaucoup de ces élèves abandonnés. C'est le constat d'un abandon social comme le dit Leila Larbi, (p 7), d'où peut surgir une rébellion contre cette relégation qui peut les pousser de façon paradoxale à dégrader ce qu'on leur offre dans leurs collèges comme le note Armelle Legendre, (p 8).

C'est cette insécurité langagière¹⁴, qui pousse certains des élèves à rejeter l'école de façon désespérée. Il est vrai que l'école ne reconnaît pas souvent l'élève dans son projet de vie¹⁵, si irrationnel soit-il, et souvent l'adolescent use de la riposte, voire maintenant de l'injure ou de la provocation langagière pour ne pas perdre la face. C'est pour faire face à cette insécurité langagière qu'il faut faire tourner le langage.

⁹ Lacan, J, « Mon enseignement, sa nature et ses fins » in *Mon enseignement*. Seuil Octobre 2005, p 112, repris in Avant propos, « Faire tourner l'usage du sujet », Avant propos à *L'éveil et l'exil*, op.cit., p 7-13.

¹⁰ Diamant Carole, , *Ecole, terrain miné*, Liana Levi, 2005, p 36

¹¹ Diamant, Carole, *op., cit.*, p 26.

¹² Lacadée Philippe, « La demande de respect : un des noms du symptôme de l'adolescent » in *Le malentendu de l'enfant*, Payot Lausanne, 2003, p 332

¹³ Lacan J, Séminaire Livre VIII, *Le transfert*, Paris, Le seuil, 1991, p 354.

¹⁴ Rossetto Joseph, in *Une école pour les enfants de Seine-Saint-Denis*, L'harmattan, 2004, et *Jusqu'aux rives du Monde* Striana Editions, Décembre 2007. (Expression avancée par J Rossetto différente de ce que dit le linguiste Bentolila dans son livre *Tout sur l'école*, où lui parle d'insécurité linguistique.)

¹⁵ Rossetto Joseph *Jusqu'aux rives du monde* Striana Editions, Décembre 2007. (Thèse fondamentale de son projet : créer Une école de l'expérience offrant à chaque enfant la chance d'y trouver son projet de vie.)

« Mais jusqu'où peut-on aller ? » dit une professeur non sans un certain désarroi : « On est là pour transmettre un savoir, mais justement quand on sort de notre rôle d'enseignant, et qu'on les écoutent, où faut-il s'arrêter ? »¹⁶

Cette question d'une professeure atteinte dans sa pensée, dans ce qu'elle est en tant qu'être, par le récit douloureux d'une de ses élèves montre comment elle été touchée dans son corps, ce qui fait dire à Catherine Henri que les professeurs sont des écorchés vifs : « Le corps enseignant n'a pas de vapeurs, il a la peau à vif. »¹⁷ Leila Larbi note bien la réaction épidermique, (p 13) de Pierre François et dit bien les conséquences que cela peut entraîner quand un principal ne prend pas en considération cette souffrance, (p 4).

Cependant en se demandant jusqu'où peut-on aller certains professeurs disent aussi : « Je n'ai pas été formé pour ça. »¹⁸ Ce ça qualifie à juste titre ce qui recouvre des domaines aussi variés que la mauvaise éducation des enfants par la famille défaillante, les dégâts culturels liés au chômage et à l'exclusion, la perte des valeurs civiques qui s'ensuit, la violence dans certains établissements, les disparités linguistiques, le retour du religieux mais aussi la télévision, les jeux électroniques, bref tout ce qui nourrit plus ou moins le diagnostic social que nous servent nos bulletins d'informations. Ce sont ces enfants que Leila Larbi nomme d'une belle façon « enfants désaccompagnés » et qui se retrouvent seuls face à ce réel propre à chacun qui se déduit de cette réalité symbolique précaire. (p 8).

Comment avec Freud s'orienter dans ce ça ?

Freud pour nous aider à bien saisir le comportement de l'élève fait référence dans son texte de 1914 sur « La psychologie du lycéen »¹⁹, à « la chambre d'enfant, et à la maison familiale » comme étant les lieux où se construit ce qu'il y a de plus intime et singulier pour l'enfant. Le moment de la rencontre avec les premiers objets d'amour et d'identification est ainsi le lien fondamental de son existence. Mais il précise cependant aussi que ce n'est pas pour autant qu'il « doit être excusé. »²⁰ C'est ce que nous montre Leila Larbi en demandant qu'on ne l'accuse pas d'angélisme, (p 7), d'autant qu'elle nous précise que malgré des situations forts compliquées certains s'en sortent fort bien.

Freud insiste sur ce qui se passe à l'adolescence, là où s'amorce un changement de la relation au père, donc au savoir, dont « on ne saurait assez surestimer l'importance ».

L'enfant commence à regarder à partir de sa chambre d'enfant, « il regarde au-dehors dans le monde réel, et voilà qu'il lui faut faire des découvertes qui ruinent sa haute estime du père et favorisent son détachement d'avec ce premier idéal. »²¹

L'adolescent apprend à critiquer son père « qui n'est plus le plus puissant, le plus sage, le plus riche, il cesse d'être satisfait par lui, apprend à le critiquer et à le classer socialement, et lui fait payer cher la déception qu'il lui a causée. »

« Tout ce qui distingue la nouvelle génération, aussi bien ce qui est porteur d'espoir que ce qui choque, a pour condition ce détachement d'avec le père. »

¹⁶ Lacadée Philippe , « Faire ses classes à l'école, » in *L'éveil et l'exil* op., cit., p 154.

¹⁷ Henri Catherine, *Un professeur sentimental*, Des écorchés, P.O.L, 2005, p 29.

¹⁸ Pennac Daniel , *Chagrin d'école*, Gallimard, p 272

¹⁹ Freud Sigmund, Sur la psychologie du Lycéen, in *Résultats idées Problèmes, tome I*, PUF 1984.

²⁰ Freud S, 1914, Sur la psychologie du lycéen, op., cit., 1984 p 231

²¹ Freud ,S , 1914 Sur la psychologie du lycéen, op., cit., p 230

C'est là, dans cette phase de détachement que « survient sa rencontre avec les maîtres. »

Les professeurs devenant les substituts des parents, cela implique dit Freud que se transfèrent sur eux, les relations affectives qui peuvent troubler la conduite scolaire de certains enfants et adolescents. Freud lui-même nous dit avoir vécu à l'école, grâce à une rencontre réussie avec un professeur, la révélation de l'expérience d'un transfert particulier. Sa vie, dit-il, de dix à dix huit ans fut rythmée par les rencontres avec ses professeurs « un courant souterrain jamais interrompu se portait vers ces derniers ». Mais cette relation est ambivalente. « D'emblée nous étions également portés à l'amour comme à la haine, à la critique comme à la vénération. » Les maîtres d'école, dit-il, ont à assumer un héritage sentimental : ils rencontrent des sympathies et des antipathies auxquelles ils n'ont eux-mêmes que peu contribué. L'insulte de Rémy « ta gueule sale pute » dite en passant devant sa professeure, le confronte à son insu à sa haine de tout ce qui peut concerner le collège ou ses professeurs, c'est-à-dire à la transmission d'un savoir qu'il refuse. (p 5). Les adolescents adressent l'ambivalence qu'ils ont acquise à la maison et dans la famille. Dès lors évoque Freud « nous luttons avec eux comme nous avons l'habitude de lutter avec nos pères charnels. »

Freud précise cependant que l'école ne doit pas oublier qu'elle « a affaire à des individus encore immatures, auxquels ne peut être dénié le droit de s'attarder dans certains stades, mêmes fâcheux, de développement. L'école ne doit pas revendiquer pour son compte l'inexorabilité de la vie, elle ne doit pas vouloir être plus qu'un jeu de vie. » Freud nous invite ici à ne pas reculer devant le « fâcheux » qui est sa version de l'échec scolaire, et à nous situer par rapport à lui. C'est-à-dire de favoriser la condition d'une insertion dans le lien social qui respecte le fâcheux soit le symptôme puisqu'il s'en fait l'instrument. C'est à ce qui n'a pas sa place dans le monde que Freud demande d'accorder la plus grande attention et que nous devons respecter pour savoir accueillir au mieux ces adolescents qui ne marchent pas comme le voudrait le monde de l'évaluation et qui ont pourtant une intelligence vive.

Enfin, Freud nous dit aussi comment l'adolescent entend offrir ses services au savoir, en tant que ce savoir est une arme pour combattre dans la vie et il insiste sur les premiers contacts avec la science et regards avec la culture qui viennent là comme « consolation sans égale » à ce qui peut faire errements ou douleurs. Cependant Freud insiste aussi sur le fait qu'il peut y avoir pour chaque adolescent, un droit à ne pas tout savoir, un moment logique de silence, qui est à respecter, car plus tard le sujet pourra trouver les mots mais à condition que le Lycée soit le lieu où l'adolescent puisse trouver sa formule. Un lieu qui sache pour chacun offrir une place vide, à partir de laquelle il pourra trouver sa réponse. Il n'y a pas une obligation à tout savoir, bien au contraire et il faut savoir respecter cette place vide, ce lieu du silence insérer au cœur de l'être.

Aperçu sur l'école du XXI siècle depuis la chambre de l'enfant moderne

En 2009 la réponse à la question ne se pose cependant plus dans les mêmes termes qu'en 1914. En effet, l'autorité parentale dont doit logiquement se détacher l'adolescent et le savoir que doit lui transmettre le père ou son substitut le professeur ne sont plus à la même place.

Les désirs de l'enfant sont tellement sollicités qu'ils se sont transformés en besoins, en impératif de jouissance qui répondent à la gourmandise de son surmoi, sans qu'il apprenne ou sache demander à l'Autre. Il veut tout et tout de suite comme s'il savait directement ce qu'il voulait. Le monde de la consommation anticipe les désirs de

l'enfant, qui se sont transformés en besoin de satisfaction immédiate, pour jouir de ces objets plus-de-jour qui ne cessent d'être produits pour lui. L'enfant est devenu de plus en plus un enfant instrumentalisé, un enfant client, un enfant consommateur qui accède très vite à la notion de propriété privée.²²

L'enfant a très tôt tout dans sa chambre, il devient incapable de supporter le manque et de nommer ce qu'il désire.²³ Un vouloir jouir est venu s'installer à la place d'un désir du savoir.

L'Autre de la machine du capitalisme pulsionnel²⁴ a envahi « la chambre de l'enfant » et la fenêtre virtuelle ouvre à un monde nouveau. L'enfant branche avec sa télécommande à la main, son corps pulsionnel directement sur la machine. Ici, tout s'équivaut, le bien et le mal font partie d'un tout, l'enfant se trouve, en proie à un surmoi féroce qui le pousse à un vouloir jouir de tout. D'où la question comment cet enfant moderne se débrouille-t-il de cet en trop de consommation face à la présence de l'adulte lorsque celui-ci lui parle voir lui demande quelque chose d'imprévu au programme de sa machine?

Les adultes n'y peuvent pas ou plus grand chose. « Il y a là une telle confusion qu'aimer son enfant a été remplacé par aimer ses désirs qui en fait sont des besoins de satisfaction, lesquels s'expriment comme des besoins vitaux. Pour l'enfant, les preuves de l'amour passent par l'achat de ses objets. »²⁵ Ainsi l'enfant se trouve réduit au silence de l'objet et au silence imposé par l'objet qui a pris la commande de son être en venant compléter son manque à être et son manque d'objet. La lecture n'est plus nécessaire. Elle n'a plus cette fonction d'engendrer l'imaginaire et la création. « Elle crée des images qui n'existeront jamais qu'au secret de leur tête. »²⁶ Dans le plus intime de la chambre de l'enfant, l'ordinateur ou la console a remplacé le livre et sa part de rêve. Du coup la construction de fictions et d'inventions de l'enfant ne sont plus soutenus par un espace de création. L'enfant est directement branché sur un monde immédiat sans la médiation de l'Autre, ce qui rend difficile plus tard à l'école un espace vide rendant possible l'intervention de l'Autre. Le drame paradoxal de l'humain est là : l'enfant a accès à un monde virtuel sans la présence désirante et énigmatique de l'Autre. Sans le complexe du prochain (Nebemmesch de Freud)²⁷, celui qui est là, tout proche présent pour dire ce qui est recommandable ou pas, sans la présence de celui qui éduque en disant ce qu'il faut faire ou pas²⁸, qui ouvre au monde de l'éthique, et qui attribue des qualités aux choses du monde, l'adolescent est livré au monde de tous les possibles, avec une imagination en prise directe sur l'image virtuelle qu'il réalise, qui le pousse à un jouir maximum, au « dérèglement de tous les sens»..

L'époque actuelle a donc imposé son langage binaire de la modernité ironique, celui où l'objet de consommation est devenu plus important que l'idéal de transmission de

²² Pennac Daniel, op.,cit., p 287

²³ Zeh, Julie,*La fille sans qualité* Actes Sud,2007, p 12 3 Nous décrit très bien combien ces adolescents veulent tout tout de suite, « seul le temps est la seule chose qui manque aux hommes. »

²⁴ Meirieu Ph, Lyon le 15 décembre 2008 lors de son invitation à la présentation de mon livre *L'éveil et l'exil* dans son université, terme prélevé à Bernard Stiegler.

²⁵ Pennac, D, op., cit., p 288

²⁶ Benameur, J, *Présent ?*, Denoel, 2006, p 80

²⁷ Freud Sigmund, Esquisse pour une psychologie scientifique, *Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956. p 337 (Freud entend par là la personne secourable apportant une aide extérieur,)

²⁸ Miller J A , *L'invention psychotique*, in, *Quarto 80/81*, Revue de psychanalyse publiée à Bruxelles, Ecole de la cause freudienne, p 6. « La bonne éducation, c'est pour une bonne part l'apprentissage des solutions typiques, des solutions sociales pour résoudre le problème que pose à l'être parlant le bon usage de son corps et des parties de son corps :avec celle-ci, il faut faire ça, avec telle autre, il ne faut pas faire ça. »

certaines valeurs symboliques, et où le sujet éprouve la crise de la langue articulée à l'Autre du savoir²⁹. Notre hypothèse est que ce langage uniforme et standardisé, est en train de modifier l'usage de la parole, la langue articulée, celle du sens commun et l'adresse à l'Autre.

Le professeur se trouve donc dans un face à face inédit avec l'adolescent consommateur, voire addictif, habitué à se satisfaire de ses sensations immédiates en se branchant sur l'Autre de la machine. Il obtient des ersatz de connaissances qui lui sont offerts gratuitement et sans bouger mais surtout sans la rencontre avec le désir de transmettre d'un Autre qui risque de lui en demander plus. « On a l'impression qu'on pourrait tout faire, de chez soi, avec un écran d'ordinateur, alors à quoi bon l'humain ? »³⁰. L'enfant et l'adolescent sont habitués à satisfaire leurs besoins immédiats en consommant l'objet et ne savent plus y faire avec la rencontre d'un autre porteur d'un désir de les instruire. En effet cela nécessite une perte de leur position de jouissance immédiate et un consentement à la présence d'un Autre vecteur d'une médiation humaine. L'adolescent ne sait plus comment faire avec ce manque, ainsi introduit faute d'avoir su y faire avec le sien quand il était enfant. L'autre qui veut lui apprendre, l'Autre qui se montre exigeant et désirant quelque chose de lui au mieux l'inquiète, au pire lui fait peur. Nous avons, là, la source de nombreuses phobies scolaires ou de refus de l'école. Le collège n'a pas pensé l'accueil des adolescents modernes et la nouvelle modalité de transmission du savoir. Le professeur n'est plus le seul par qui le savoir arrive. Il arrive, diffracté par mille canaux.

Ceci entraîne des modalités de réponses différentes et des conséquences inédites sur la formation de nouveaux symptômes. Ainsi le refus scolaire ou la mise en place de pratiques de ruptures mettent en échec la fonction « de point d'appui » du professeur.

A quoi ça sert de ne pas savoir?

Or ne pas consentir à en passer par le savoir dont l'Autre précipite le sujet dans une impasse qui ne fait que redoubler son insécurité langagière, et sa solitude dans sa pensée.

La structure du langage est en son fondement insécurisante car elle comporte un espace vide un trou, une perte d'une valeur de jouissance. Pour se séparer de cette valeur de jouissance incluse dans la pensée, dans ce signifiant « tout seul » qui arrive dans la tête et qui lui prend la tête, il lui faut consentir à s'articuler à l'Autre.³¹ C'est ça, que le professeur ne doit pas lâcher, cette façon de *bien dire*, ce que l'on est ou ressent, au-delà de la simple provocation langagière qui vous prend la tête lorsqu'on est en insécurité langagière³². C'est ça qui rompra l'isolement de la souffrance, et permettra à l'élève de se dégager de la lettre en souffrance, qui

²⁹ Lacadée Philippe, « Adolescence : La crise du langage », in *Quarto 93*, Revue de psychanalyse publiée à Bruxelles, Ecole de la cause freudienne, Juin 2008.

³⁰ Benameur, J, op., cit., p 17

³¹ Lacadée philippe , « Des adolescents au collège pas sans leur professeurs, » In *Jusqu'aux rives du Monde*, Op.cit. pp 153-186,

³² Bégaudeau François, décrit très bien comment en tant que professeur de français, il ne recule pas devant la façon de parler de ses élèves, et ce jusqu'à leur faire front dans l'usage des mots, pour exiger d'eux qu'ils s'experiment de façon correcte même pour dire leur insupportable : « on ne dit pas insulter de pétasses...on dit insulter tout court...ou traiter de... », il procède ainsi jusqu'à ce que ces filles disent à bout d'argument, qu'au fond le sens du mot pétasse n'était pas du tout celui du sens commun d'où le malentendu de cet affrontement, pour elles en effet pétasse voulait dire prostituée d'où leur sentiment d'avoir été insultées. *Entre les murs*, Editions verticales, Gallimard, Janvier 2006 pp 77-87.

l'enferme à son insu et l'empêche de s'articuler à un autre savoir qui lui servirait à oublier ce qu'il est. L'élève qui demande « à quoi ça sert ? » le savoir, a l'illusion que tout seul, il s'en sortira. (Armelle Legendre) Il pense qu'il sait, qu'il a la vérité de son être, et c'est ça qui le conduit à l'errance d'abord dans la langue puis au-dehors. Il faut qu'il consente à perdre quelque chose, qu'il quitte sa position de jouissance, pour s'ouvrir à l'Autre. Pour beaucoup, cela concerne leur rapport à leur langue, à celle qu'ils ne veulent pas lâcher.

« A quoi ça sert ? » est un dit, un énoncé pour rester confiné dans son ignorance, qui est l'une des passions de l'être. Armelle Legendre illustre bien comment pour Deniz quitter l'école est une façon de reprendre ses droits.(p 7) Et il ne va pas lâcher comme ça cette position passionnelle qui, dans l'après coup, s'avère être une position sans issue. Catherine Henri explique très bien que ne pas y répondre serait perdre la face, c'est-à-dire toute légitimité. Elle fait état de toutes les réponses possibles³³, tout en faisant valoir que seule la réponse valable serait : « A quoi ça sert de ne pas savoir ? »³⁴

Avoir le souci de cette position, c'est se donner la possibilité d'examiner quel est le niveau de ce refus. Quelle marge de manœuvre a-t-on ? Le savoir est du côté de l'enseignant et pour le recevoir l'élève doit s'orienter vers cet enseignant vers la façon dont celui-ci s'y prend et sait rendre présent son savoir. Car le savoir de toute façon n'est jamais non plus complètement dit, il y a, là aussi, la rencontre nécessaire d'un manque structurant son rapport à l'Autre. Pour qu'un sujet consente à rentrer dans le savoir de l'Autre, à s'orienter vers lui, il faut qu'il lâche cette position de jouissance, qu'il se sente « divisé » et attiré vers ce que l'Autre a à lui transmettre.

D'où l'importance de la présence du professeur qui vient occuper et rendre vivante cette place de savoir. Comment rendre attractif ce savoir pour celui qui, parfois ne veut pas lâcher sa position de l'un tout seul, comment susciter son orientation vers le savoir à lui offrir et lui transmettre ? C'est là, où l'enseignant doit savoir y mettre de l'enthousiasme, de la passion dans la transmission de son savoir. Plus il manifestera que là est la cause de son désir, plus l'élève fera de lui le destinataire d'un désir de savoir. Mais le professeur doit aussi veiller lui à désirer ailleurs. C'est ce désir de transmettre qui peut amener l'élève à se vêtir des valeurs du professeur. Le sujet résiste à devenir cet élève qui apprend. Mais cette résistance peut aussi venir du professeur qui n'a pas saisi qu'à notre époque, la façon du jeune de s'inscrire dans la langue du sens commun a changé, cette résistance peut venir du professeur qui se retrouve lui aussi en insécurité langagière puisque son discours tourne à vide.

Faire face à cette autre résistance

La part négative de tout être humain, c'est celle qui peut mener l'élève à penser qu'il est un zéro, si on le laisse tout seul avec ça, et à refuser l'Autre. Cette question du refus est essentielle, car certains jeunes, peu assurés dans la langue sont pris alors dans un corps à corps. Ce qui prévaut c'est le rapport de l'image à l'autre, il y a une captation imaginaire de l'autre : ils se trouvent pris dans l'axe du regard : et face à celui qui arrive, c'est lui ou moi, l'un doit mourir. Armelle Legendre parle de rapport de force épuisant, ou même d'état de guerre, (p 1). Quant à Pierre François il décrit bien comment cette violence ordinaire peut amener à la formule guerrière « tuer ou être tué. » (p 3) ce sont alors deux résistances qui se font face.

Or si l'élève ne peut rester seul face à sa résistance, l'enseignant non plus.

³³ Henri, Catherine, *De Marivaux et du Loft*, A quoi ça sert ?, P.O.L, 2003, p 41.

³⁴ Henri, Catherine, op.cit., p 47

Nous avons créé au collège Pierre Sépard à la demande de son principal, un espace de conversation inter-disciplinaire³⁵, où les professeurs peuvent témoigner des manières dont ils s'y prennent quand ils sont dans des impasses ou quand ils « savent y faire » avec leurs inventions ou leurs bricolages. Les professeurs engagés aussi dans d'autres laboratoires du CIEN, témoignent dans les conversations faites à propos de leur travail dans leurs classes³⁶ comment ils contribuent à « apporter du nouveau » sur cette désinsertion scolaire.³⁷ Cela permet d'inviter les professeurs à ne pas hésiter à se décaler, à faire un pas de côté, par rapport au programme préétabli, afin de faire connaissance au-delà de l'élève, avec le sujet de la parole qui déploie à son insu par son comportement ou sa provocation langagière, sa biographie orientée par le réel de sa souffrance, le poussant au refus scolaire. Amorçage d'un effet sujet, ce temps de conversation vise les possibilités d'offrir au sujet-élève une réconciliation avec le savoir et donne l'occasion d'attraper un petit fil qui orientera le travail avec lui. On tente de retrouver les signifiants maîtres identificatoires du sujet, et de repérer la localisation de ses difficultés. Ces conversations permettent d'isoler dans ce que nous nommons vignettes pratiques, ce que le sujet refuse afin d'établir un « diagnostic des possibilités » sur mesure du sujet. Il s'agit de savoir établir l'exigence éducative en fonction de là où il en est, ce que Freud nommait « stade fâcheux de son développement ». Ainsi ce jeune collégien peut retourner le qualificatif de « fainéant », dont l'Autre l'a estampillé jusqu'alors, en se qualifiant, pour la toute première fois, de « celui qui manque de confiance » – nomination qui marque le début d'une trajectoire le conduisant, lui qui jouait des gros bras en classe à ne plus baisser les bras devant les mathématiques. Mais cela permet aussi aux enseignants en difficulté de ressaisir leur propre fil, de ne plus être seul face à un métier qui est autant un métier de désir qu'un métier de savoir. Dans cet espace de conversation, nous soutenons que la parole a encore une efficacité sur le réel de la souffrance, ce qui permet que les sujets n'abandonnent pas leur vie, même précaire entre les mains de quelque figure du destin. Une marge de liberté, de choix et de changement possible existe, malgré les nécessités qui déterminent l'existence. Aussi bien pour les élèves que pour les enseignants.³⁸ C'est ainsi qu'il est possible d'apporter du nouveau sur le refus scolaire aussi bien des élèves que des enseignants exténués.

Un pari sur la présence du professeur

Même à l'époque d'Internet, nous devons encore parier sur l'école et sur la présence humaine des professeurs, nous n'avons pas le choix pour l'éducation de nos enfants.

³⁵ Laboratoire de recherche interdisciplinaire de Bobigny : *Le conseil des enseignants*, sous la responsabilité de Joseph Rossetto, principal du collège et de Philippe Lacadée, avec Ariane Chottin (psychologue clinicienne et écrivain) et Valérie Guidoux (écrivain qui à chacune des réunions de ce laboratoire et établi des comptes-rendus sans lesquels ce travail n'aurait pu se faire). Conversation organisée dans le cadre de laboratoire de recherche du CIEN (centre interdisciplinaire sur l'enfant) que ce soit dans des lieux scolaires ou ailleurs. Nous aborderons ici l'expérience du laboratoire du CIEN qui s'est déroulé pendant 5 ans au Collège Pierre Sépard à Bobigny. C'est de cette expérience que le cinéaste Philippe Troyon a fait un film : « Quelle classe, ma classe. » diffusé sur TV5 le 9 Janvier 2007.

³⁶ Lacadée ph, Conversation dans une classe de Quatrième in *Le malentendu de l'enfant*, Op., cit., pp399-411.

³⁷ Parfois comme en témoigne le livre du CIEN-CRDP Aquitaine, 2008, *Comment se faire entendre à l'école ?*, des conversations s'organisent aussi dans des temps de classes avec les adolescents en présence de professeur.

³⁸ Lacadée Philippe, « L'école une chance d'être responsable de ce que l'on y reçoit » *Le malentendu de l'enfant*, Op., cit., pp 367-378.

D'ailleurs est-ce si sûr, que ça que certains adolescents rejettent leurs professeurs ou l'école ? Ne réclament-ils pas, plutôt justement des professeurs qu'ils soient *Présents*, mais d'une façon eux aussi plus authentique, plus vrai, sans se contenter d'appliquer un programme aveugle à ce qui fait leur singularité. Car seul le professeur peut « dire oui » à l'élément de nouveauté que porte en lui l'adolescent. Si on les laissait « mettre en route tout ce qui dort en eux », les élèves apprendraient, car « ils ont envie d'apprendre »³⁹. « Peut-être qu'aujourd'hui l'école est là pour que l'humain arrive et c'est une mission formidable. Pourquoi rabaisse-t-on toujours l'humain ? ». ⁴⁰ Il faut inventer une autre façon de mettre les élèves au travail, mais *Inventer* est un mot qui fait peur, car on préfère se replier sur la nostalgie d'un temps où l'ordre régnait. Pour mener l'enfant de son « hors circuit », du lieu où il court-circuite sa relation à l'Autre, pour l'intégrer vers un circuit plus long à l'intérieur duquel il puisse prendre, surprendre et (se) laisser surprendre, suppose aujourd'hui de savoir inventer des conditions, qui font *place au sujet qui est dans l'enfant* et qui se trouve dans ce lieu en place d'être un élève, mais aussi faire place au sujet enseignant inventif plutôt que reproducteur, artiste autant qu'artisan. Savoir inventer une place entre la loi de l'école- transmettre un savoir- et la loi du détour impératif que chaque sujet dans l'enfant impose au professeur.

C'est, là, où doit se construire pour chaque professeur sa présence active, en subvertissant la loi du pédagogique « Je dois absolument transmettre tel savoir » par la loi du désir, la loi de la dimension du sujet. Tel est le thème du merveilleux livre « *Au Front des classes* de Noelle De Smet. ⁴¹Comment faire pour que se rencontrent la dimension désirante de l'enseignant et la dimension subjective du sujet ?⁴²,

Pour trouver des ouvertures possibles pour que les élèves puissent à nouveau désirer le savoir, il est important de consentir à leur laisser une part pour leur permettre d'apporter leur petite invention, et peut-être aussi de partir de ce qu'ils apportent. Il est peut-être plus qu'autrefois nécessaire que chacun soit reconnu dans sa particularité, dans son mode singulier de jouissance. Chacun peut assumer la responsabilité de son être, s'il consent à ne pas se cacher quand il doit en répondre. C'est vrai pour les élèves et pour les enseignants.

Même si enseigner est impossible, des professeurs, comme Noelle De Smet ne cèdent jamais. Sans relâche, ils contrent cet impossible par l'invention, par la prise en compte des sujets, en faisant de l'impasse, un levier pour remettre en mouvement un désir. Ce désir, c'est le petit détour qui subvertit le discours enseignant. Le professeur qu'il le veuille ou non, opère aussi à partir de comment il se débrouille pour « être homme », « être père », « être mère », comment il se débrouille avec la question d'être femme ! Des professeurs font la preuve qu'il est possible de tracer et ouvrir, chaque fois pour la première fois, un nouveau sentier, une voie « nouvelle » dans la forêt de l'impossible d'enseigner.⁴³

Deux enjeux sont toujours fondamentaux. Rendre les élèves plus présents aux professeurs dans ce moment de rencontre avec la transmission du savoir, et dans un lieu précis la classe. Mais aussi rendre ces élèves responsables d'une part essentielle de leur vie, dans « ce lieu de vie ». Car l'école est un lieu de vie. Cela ne

³⁹ Benameur, J, op., cit., p 95

⁴⁰ ibid, p 97

⁴¹ De Smet Noelle, *Au front des classes*, Editions Talus d'approche, 2005, Bruxelles.

⁴² C'est ce dont témoigne aussi les professeurs et les élèves dans le livre *Comment se faire entendre à l'école ?* 2008

⁴³ Baio Virginio Post Face à *Au front des Classes*, op., cit., p 154

peut se faire aujourd'hui sans que l'école retrouve sa fonction essentielle de lieu de « mise au travail » au « un par un ». Grâce au savoir qui s'y transmet par la présence exigeante des professeurs, l'école doit être le lieu où chacun apprend à savoir y faire au mieux avec les choses essentielles, mais parfois impossibles, de la vie. Cet apprentissage suppose de prendre en compte, la dimension des autres et du collectif, ce qu'Armelle Legendre nomme « une initiation à la vie civique » (p 2) sur laquelle insiste aussi Leila Larbi, en parlant de « la nécessité d'une formation à la citoyenneté. » (p 7). Ce n'est cependant pas un préalable, mais le signe que le langage a tourné dans la classe et que les élèves ont consenti à abandonner pour savoir, une part de leur jouissance immédiate, que les enseignants ont consenti à faire savoir qu'ils ne savaient pas tout.